FEUILLETON DE L'ABEILLE.

NOUVELLE-ORLÉANS 6 AVRIL 1861.

LES PROCRITS DE SEILE.

ROMAN INÉDIT

PAR BERNARDIN GONZALES

V.—Suite.

Judith ne l'entendait pas. En voyant ayoe quelle rapidité le temps s'écoulait, elle se tordait les mains désespérément au frissonnait au moindre bruit.

"Ne serez-vous pas seule ? ajouta Diodato.

Aurez vous assez votre servante Noémi ? L'horrible vieille avait-elle, tapie derrière cette porte, tendu, pour mieux saisir ses doigts crochus, le sac dans lequel elle espère emporter sa tête ?

— Mais foyez donc, marquis de Campo-Fortal s'écria Judith d'une voix suppliante. Si, pendant que vous railler froidement la femme qui vous vous aurez, le vengeur arrivait, il vous tuerait sans miséricorde. Mais vous avez rejailli sur cette nuage de la matinée ; ce sang, ce vilain vous demanderiez grâce, pourquoi vous crieriez à l'aide ! il serait trop tard. Vos mêmes ne pourraient vous rendre la vie, vous ne pourriez m'aimer les écouter. Il sera trop tard. Hélas ! hélas ! ajouta-t-elle, en sanglotant, je ne trouverai donc pas pour moi de mort, sceur au moi pour vous consoler !

Elle était si belle dans sa terreur, avec ses grands yeux noirs obscurcissant à travers ses larmes, que Diodato neutis palpiter toutes les fibres de son cœur. Il enveloppa la jeune fille de ses bras.

— Hélas ! moi non plus, je n'aime rien qu'un pas trouvé au seul mot au fond de mon cœur pour le faire comprendre le violent amour qui me dévore.

Judith, effrayée, venait s'approcher de cette frénétique déraison.

— Pendant que tu me parlais; pourquoi ! Diodato, je ne t'écoutais pas, je ne comprenais pas ton délire, en remerciant Dieu qui t'a envoyée vers moi, en remerciant ces juges mystérieux dont la sentence a motivé ton apparition, en remerciant ce vieillard qui peut me frapper dans ton honneur que je regrette la vie. O Judith ! jeune-moi à cette heure ma noblesse et ma fortune pour ou de tes baisers !

— Vous m'épouvantez, s'écria la jeune fille en se débattant. Excellence, ne me punissez pas ainsi d'avoir sauvé de vous sauver. Laissez-moi librement partir !

— Ta blanche partir ! répéta le marquis dans un transport passionné, quand je te tiens renfermée sous ma poitrine et que le parfum de tes cheveux, le souffle de tes lèvres, l'éclair de tes yeux bouleversent mon sens et mon cœur ; quand tu t'en exposée toi-même, sans pièges et sans artifice de ma part, à ce réveil furieux de mon amour ! Tu laisser partir ! Oh ! non ; il est trop longtemps que je souffre de ta résistance.

— Je ne puis croire à tant de lâcheté ! murmura Judith en repoussant Diodato d'un geste éperdu.

— Je vendrais le laisser partir, que je ne le pourrais plus, dit le marquis. Tu serais allée dans vaisseau sans fond, que les flots de la mer ne pourraient étouffer. Mon oreille est sourde à ta crie : mes yeux ne voient pas ton angoisse, mes lèvres ont soif de ton haleine, ma bouche a la balustrade et s'écria d'une voix haletante :

— Seigneur, protégez moi !

Le vieillard ne parut pas l'entendre ; seulement le vague sourire de son visage se figea.

Mais Diodato s'était élancé sur les pas de la fugitive, et, sans respect pour son père, ouvrit immobile comme une image de marbre, le mal. Il arrêta, prêt de verser, le sang de son père, dans ses bras et voulut l'arracher de ce refuge.

— Ta résistance est inutile et de fait qu'irriter mon amour, dit le jeune gentilhomme d'une voix autocratique. Tu es maintenant à moi, bien à moi !

— Seigneur, protégez-moi ! dit encore Judith.

Les yeux du vieux marquis s'ouvrirent hagards et se fixèrent sur eux fils, qui omit latter soufire une femme à deux pas de son lit, mais pas un mot ne sortit de ses lèvres, froides

— Giovanni ! Giovanni ! cria la jeune à bout de forces.

Le visage de Diodato s'empourpra.

— Toujours ce bateau ! murmura-t-il, dit il avec un cri de rage. Tu l'aurai appelé pour la dernière fois, ma déesse. Tu viens de prononcer son arrêt de mort. Où ! je l'ai épargné trop longtemps.

— Seigneur, seigneur, protégez votre fils ! dit Judith en se tournant vers l'estrade.

Un rêve, qui ressemblait à une malédiction, s'échappa de la poitrine du vieillard. La jeune fille courut non lueur d'espérance, mais le désespoir brava cette suprême menace. Une voix pour frapper obscurcissait ses yeux. Elle se sentait en de ces désirs violents qui rabaissent l'homme jusqu'à la brute. Il enlève Judith hors de son salle qu'elle avait cru un instant inviolable.

Il l'emporta tout haletant dans ses bras, la déposa dans la sinistre chapelle qui se trouvait sur son passage, en ferma solide la porte, mit la clef dans sa poche et se dirigea vers la direction du verger.

Il allait donc enfin se venger de son frère. Judith n'existait plus en lui.

Au bord du fossé en, cachait sous les ronces un engrenage auquel était attaché le bout d'une grosse chaîne qui se perdait sous l'eau bourbeuse. Cette chaîne était reliée à une ancienne ancienne trappe massive enclavée dans la voûte de la galerie souterraine. Par la soustrait goutte à goutte l'eau croupie et fétide des fossés.

Le jeune marquis, plus vigoureux, en exerçait un triplant les forces, et jouer avec une ardeur furieuse le terrible engrenage.

Pour atteindre son frère, Diodato sacrifiait aux bêtes quarante jeunes victimes enfermées dans la même prison.

Au fur et à mesure que la chaîne humide s'enroulait sur son arbre de fer, le corridor, qui n'était creusé en forme d'entonnoir, au milieu du fossé, grandissait, et le niveau de l'eau abaissait au abaissement que l'on pouvait suivre à vue d'œil.

Tout à coup, des cris sigue et déchirants s'élevèrent du fond de ce gouffre.

Mais impassible dans sa vengeance, mais désorienté de ce grand bruit de voix plaintives, l'assassin attendit froidement que l'inondation fut complète.

Alors il referma la lourde trappe et reprit le chemin de la chapelle où se trouvait enfermée la fille d'Isaac.

Il ouvrit brusquement la porte et se précipita dans l'oratoire, mais sanglots il recula terrifié.

Judith n'était pas seule.

— Vous ici, révérend père ! s'écria Diodato en s'adressant à ses pieds le lieutenant qui sous était tombé du ciel pour protéger la jeune fille.

— Mon cher fils, répondit de sa voix de cuivre un robuste moine, j'ai prié ici depuis ce matin, occupé à réciter les prières des agonisants pour le très-haut et très-excellent seigneur Pietro, marquis de Campo-Forte.

VI.

LE VOLEUR DE L'ENFANT.

Il faisait encore grand jour. Cependant tout était déjà dans la chambre où le jeune marquis rendait la dernière soupir. Les tentures, qui étaient soigneusement fermées, mais des flots de lumière inondaient cette vaste pièce. La lustre suspendu au plafond en forme de grande étoile de la chambre étaient chargés de bougies étincelantes.

Le vieux Roberto suspendit circulairement des mèches à quelques pas de la balustrade dorée.

Cette besogne achevée, il s'assit au chevet de son maître, les yeux fixés sur l'antique pendule, dont les aiguilles dans trop longue à son gré, il semblait désoudre impatiemment qu'elle un, mais il avait beau prêter l'oreille, il n'entendait que le mat-sonore de la mouvement.

Quelques minutes s'écoulèrent. Enfin, un léger coup retentit à une petite porte masquée par la tapisserie. Il hésitait un peu et comme ouvrir. Une femme de haute taille, enveloppée jusqu'aux yeux dans un manteau, entra. Après quelques paroles échangées à voix basse, le marquis sachet devenu l'étranger se sortit en fermant la porte à clef.

Cette femme, c'était la sirène.

Elle approcha lentement de lit, et souleva du doit le pamphlet de l'agonisant. L'œil était atone et semblait presque vitreux.

Après un instant de minutieux examen, elle tira de sa robe et fiacon de cristal, et ouvrit les lèvres du moribond, lui fit glisser entre les dents la moitié de la liqueur rougeâtre contenue dans la fiole,—et, respirant à peine, les yeux fixés sur le visage pâlissant du vieux Pietro, elle attendit l'effet de ce remède hérétique.

La fiole vous bientôt. Un douloureux soupir s'échappa des lèvres du vieillard. Soulevant ses paupières pesantes, il promena autour de lui des regards étonnés, puis il posa à diverses reprises sur son visage ses mains, d'abord brûlant comme s'il cherchait à remuer ses souvenirs.

Mais tout n'était encore que ténèbres dans ce cerveau obscurci par la fièvre.

A suivre.

Le Courrier poste de la Rapide Nouvelle-Orléans, capitaine Lemon, partira demain à 4 heures du soir, pour Cincinnati, Louisville, Pittsburg et Cincinnati. Pour le fret ou passage, s'adresser à bord ou à

Pour la Rivière Rouge. — Le Rapide. — Ce magnifique paquebot, capitaine Gaston Cazaux, partira aujourd'hui, à 4 heures du soir, pour la Rivière Rouge. Pour le fret ou passage, s'adresser à bord ou à

Le Grand Duc. — Pour Shreveport, ce soir, à 5 heures, ne laissant qu'un tonnage, pouvant en voyage, le fameux paquet-vapeur, le Grand Duc, pour le capitaine Scott Applegate avec F. V. Collins pour ensuite. Les passagers sont priés de se rendre à bord. Pour le fret ou passage, s'adresser à bord ou à

Pour Galveston. — Le beau et rapide bateau Anthracite, capitaine Saint Cosme, partira positivement samedi prochain, pour le fret ou passage, s'adresser à bord ou à

Pour Bonnet-Carré. — Le Cyrus, ce soir, à 5 heures, ne laissant qu'un tonnage, pouvant en voyage